

Un cartel s'est constitué à partir de la question « Le phallus a-t-il un sexe ? ».

Laurent Ballery, Maria Cruz Estada, Marie Diebler, Lola Monleón, Michèle Skierkowski et Miette Vialet en ont été les participant·e·s.

Tout au long de l'année, les discussions ont été vives ; nous avons choisi de vous présenter un écrit qui en garde plus que des traces ; y figurent les éléments mêmes de nos discussions, patchwork plutôt que consensus.

Le phallus a t-il un sexe ?

ou

Pourquoi en psychanalyse le manque est-il nommé « phallus » ?

Cela fait maintenant 20 ans qu'Ulysse a quitté Ithaque. Lorsque Pénélope demande à l'édile, qui s'occupe des nombreux prétendants qui ont envahi son palais et consomment son domaine, de changer de sujet, c'est-à-dire quand elle adresse sa parole d'autorité envers un homme, son fils Télémaque lui répond ceci : « Va donc dans ta chambre et occupe-toi de ton travail: le métier à tisser et la quenouille, et ordonne aux servantes de s'occuper du leur. La parole doit être l'affaire d'un homme ; celle de tous, et surtout la mienne, dont le pouvoir est dans ce palais.¹

La séparation entre phallus, même qualifié de symbolique, et pénis est-elle possible? N'auraient-ils donc rien à voir l'un avec l'autre ? Et que nous dit ou montre cette volonté de les séparer ? Sur quoi reposerait cette nécessité ?

Afin de tenir compte des évolutions dans le social et pour permettre de repenser à nouveaux frais la question de l'identité sexuelle, du genre, la psychanalyse aurait-elle à se départir d'un phallocentrisme, ou bien d'un androcentrisme ? S'agirait-il de s'affranchir d'une psychanalyse jugée (ou préjugée) patriarcale ?

De plus, les confusions entre phallus et pénis qui se font jour dans les tentatives mêmes de les disjoindre, mettent à jour une certaine impossibilité : penser une masculinité non phallique. La pensée même en est-elle possible ?

Ces questions ont servi de guide dans les réunions de ce cartel ; nous vous présentons aujourd'hui les principaux points mis en discussion lors de notre dernière rencontre.

- La différence des sexes est quelque chose qui n'entre en fonction qu'avec le symbolique (ce serait à développer) car dans le réel il ne manque rien. Cependant la question peut rester résolue dans l'imaginaire : l'un a plus que l'autre et, à partir de là, tous les fantasmes sont possibles.
- Le pénis se prêterait davantage à la symbolisation (présence-absence, détumescence, objet détachable etc.).
- L'accès à la question du manque reste tributaire d'un nouage de R, S, I comme le montre la valeur phallique (à la fois imaginaire et symbolique) du pénis (réel) ;

La dimension symbolique du phallus ne tombe pas du ciel. Il n'y a pas d'accès à la dimension symbolique du manque sans en passer par la dialectique pénis-phallus. Peut-on

¹Homère ; *L'Odyssée* ; première chanson ;

<http://bibliotecadigital.ilce.edu.mx/Colecciones/ObrasClasicas/docs/Odisea.pdf> ; pages 18-19.

ensuite larguer les amarres de l'imaginaire pénis-phallus pour penser le manque ? Ce dernier ne risque-t-il pas alors d'être pensé abstraitement et d'une façon désarrimée du sexuel ? Sans la référence au phallus en effet (qui ne se confond pas avec le pénis puisqu'il est valable pour les deux sexes), comment définir la nature de ce manque ? Est-il asexuel ?

C'est le cas si l'on pense le manque en rapport avec l'objet « a », en lui-même asexuel. Mais précisément si l'objet « a » est de l'ordre du réel (puisqu'il renvoie à la part de jouissance perdue), il ne peut fonctionner comme manque qu'à la condition qu'il soit noué à l'imaginaire et au symbolique, et aussi sous la forme du semblant. Or peut-on se passer du semblant y compris sous la forme de la mascarade et de l'imposture ?

*J'essaierai de montrer que les femmes qui aspirent à une certaine masculinité peuvent revêtir le masque de la féminité pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme*² écrivait Joan Rivière dans son article célèbre sur la féminité.

Article dont on peut trouver un écho dans les propos de Jean-Michel Vives : *Pour tenter de préciser les positions masculine et féminine dans leur rapport à la feinte, il me semble utile de reprendre la proposition faite par Lacan à l'occasion du Séminaire XI, sur les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, de situer le masculin du côté de la parade et le féminin du côté de la mascarade. Parade du masculin et mascarade du féminin où hommes et femmes se définiraient comme sujets, par leur modalité de cabrement face à la castration. Le masculin pour Freud se révèle, in fine, cabrement contre le féminin, selon les modalités contrastées du symptôme et de la sublimation. Ce qui est secrètement pathétique dans la condition masculine, vue depuis l'inconscient, c'est cette tentative de garder cette identification à ce pôle, être un homme. C'est pourquoi être homme donne toujours un peu l'impression de faire le fanfaron. Être homme, pour le sujet de l'inconscient, c'est protester de sa masculinité, comme on « proteste de sa bonne foi »³.*

Primat du phallus : théorie sexuelle infantile ou théorie sexuelle adulte ?

Nous sommes parti.e.s de quelque chose qui peut apparaître contradictoire : l'on sait que l'infantile dure longtemps, voire toute la vie ; selon Freud, le primat du phallus est une théorie sexuelle infantile, à savoir qu'il n'y a qu'un seul organe pour les deux sexes - On vous laisse deviner lequel. Cela signifie-t-il que ce n'est valable que pour les enfants et non pour les adultes ? La symbolisation (comme le refoulement), n'est-elle pas une tâche à accomplir tout au long de la vie ?

Cette théorie sexuelle infantile est-elle universelle ? La littérature fournit des exemples qui montrent le contraire. Une écrivaine comme Annie Ernaux dans *La femme gelée*⁴ parle de ses années d'enfance, de sa curiosité quant à son sexe et au sexe des autres filles, de la découverte de l'autre sexe (que le sien).

Dans l'agitation de la classe du cours préparatoire, Chantal tournoyait devant Geneviève. Elle a troussé sa jupe, écarté vite son secret en tirant de côté sa culotte [...] »le mien « on dit entre copines et cousines, ne ressemble jamais tout à fait « au tien ». [...] Impossible de résister à la curiosité de notre corps. Où est ici le « rien » que, je ne le savais pas encore, nous octroient les garçons.⁵

Alors... nous voudrions en finir avec le *Penisneid*.

² Joan Rivière ; *La féminité en tant que mascarade* ; in : « Féminité mascarade - Etudes psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon ; Seuil ; 1994 ; page 198.

³ Jean-Michel Vives ; *séminaire de psychanalyse 2006-2007* ; site : www.gnipl.fr

⁴ Annie Ernaux, *La femme gelée*, Gallimard, Folio, 1987.

⁵ Annie Ernaux ; page 41.

Que peut-on faire avec une représentation dans laquelle la moitié de l'espèce humaine serait particulièrement handicapée du fait d'être marquée par l'envie du pénis ? Au-delà d'être exclues du social, les femmes le seraient aussi de la conception de l'être humain désigné par le terme générique d' « Homme ». Même les auteurs les plus admirés – et par ailleurs révolutionnaires - ont contribué à légitimer l'oppression des femmes. C'est le cas d'Ortega y Gasset⁶ quand il commente le livre de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*⁷, et postule clairement l'infériorité de la femme.

La question posée en terme de *Penisneid* est-elle donc dépassée comme le soutiennent certains et certaines ? À cet égard les avis divergent : il paraît possible de s'affranchir de la référence au pénis en arrimant l'objet « a » au phallus... cela paraît à certain-e-s possible, voire souhaitable. Pour d'autres, c'est plus complexe en raison de l'impossibilité – leur semble-t-il - de raisonner abstraitement sur le manque, de traiter séparément R, S, I, et de faire fi du semblant pour tenter de symboliser un tant soit peu le réel. Pour autant, l'objet « a » est aussi lié au sexuel *via* la pulsion, prise dans le signifiant, et présentifie ainsi la sexualité dans l'inconscient.

Pour Lacan le *Penisneid* serait plutôt le symptôme d'une difficulté à symboliser le manque et on en resterait à l'organe mâle, faute de pouvoir lui donner une valeur symbolique. Celui-ci resterait donc confondu avec le phallus. On retrouverait ici quelque chose de l'androcentrisme de la théorie freudienne.

Toujours selon Lacan, puisque la femme se considère comme déjà castrée, elle est « plus libre » que l'homme par rapport au phallus (dont la menace de la perte se fait beaucoup plus sentir chez lui)⁸. D'où cette affirmation « C'est pour autant que la femme est dans un ordre symbolique à perspective androcentrique que le pénis prend cette valeur. Ce n'est d'ailleurs pas le pénis, mais le phallus, c'est-à-dire quelque chose dont l'usage symbolique est possible parce qu'il se voit, qu'il est érigé.⁹ ». Toujours selon lui, la femme est l'altérité même, ce qui reste toujours difficile à conceptualiser et difficile à saisir par les outils fournis par le langage, et sous lequel tout sujet est placé en tant que sujet. Et pour les femmes, l'homme est-il l'altérité même ?

Céder sur son désir vs *penisneid*.

L'insatisfaction dont une femme peut se plaindre serait donc moins à mettre sur le compte du *Penisneid* que sur ce que Lacan réfère au fait de céder sur son désir¹⁰. Pour les femmes, socialement désavantagées, ne pas céder sur son désir serait plus compliqué. Par exemple, la place accordée dans le social à la maternité pourrait favoriser les renoncements à poursuivre une carrière, et ainsi être considérée comme une facilité pour céder sur son désir ?

Certains éléments seraient datés dans la théorie psychanalytique, marqués par l'époque dans laquelle ils ont été élaborés. Ainsi, pourquoi un désir serait-il lié au phallus nécessairement ? Pourquoi faudrait-il continuer à désigner le manque par le terme de phallus ? Est-ce qu'on peut se représenter le manque autrement qu'en le figurant imaginativement par le (-φ)

⁶ J. Ortega y Gasset (1981): *El hombre y la gente*, Madrid, 137-8, 140-1. Le texte est extrait de l'œuvre, *La philosophie contemporaine dans une perspective non androcentrique* : « Madame Beauvoir pense que consister en référence à un autre est incompatible avec l'idée de personne, qui réside dans la "liberté envers soi-même". Mais on ne voit pas pourquoi il y aurait une telle incompatibilité entre le fait d'être libre et celui de se constituer en référence à un autre être humain (...) », il continue : « L'infériorité de son rang vital repose sur ce caractère patent de faiblesse. Mais, bien sûr, cette infériorité est la source et l'origine de la valeur particulière que la femme possède par rapport à l'homme. Parce que, grâce à elle, la femme nous rend heureux et est elle-même heureuse : elle est heureuse de se sentir faible. En effet, seul un être inférieur à l'homme peut affirmer radicalement l'être fondamental de l'homme, non pas ses talents, ni ses triomphes, ni ses réalisations, mais la condition élémentaire de sa personne ».

⁷ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Folio Essais, 1986.

⁸ Jacques Lacan, Le séminaire, « L'Angoisse », Seuil, 2004, Leçon XIV, *La femme, plus vraie, plus réelle*, p. 223.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre II, « Le moi dans la théorie et dans la technique de la psychanalyse », Seuil, Essai, 2015, Leçon du 8 juin 1955.

¹⁰ Cf. Lacan, *Le Séminaire*, « L'Éthique », dernière leçon.

Autrement dit, pourrait-on arriver à accéder directement au vide central, sans en passer par cette représentation imaginaire ? Que peuvent dire les hommes de ce qui est manquant de leur côté ?

L'objet « a » peut désigner le manque au sens de cause du désir. Il renvoie alors moins au phallus qu'au reste résultant de la rencontre du sujet avec le signifiant.

Quelque chose de structurel, anhistorique ?

Peut-on considérer que ce qui est fait aux corps des femmes relève d'un fait de structure ?

Du viol comme arme de guerre (pénétrer un pays, c'est depuis toujours pénétrer les femmes de ce pays), à l'interdiction d'avorter qui s'annonce aux Etats-Unis, sans oublier les femmes afghanes obligées par les talibans à porter le voile intégral et à rester dans les maisons et dont les filles n'ont plus accès à l'école, aux stérilisations forcées en Inde, (la liste n'est pas exhaustive) : tout cela est-il de structure ?

Est-ce qu'il y aurait une logique phallogcentrique structurale ? Est-ce que quelque chose de phallique existait déjà dans les sociétés nomades, ou au paléolithique ? Sans doute faut-il distinguer le structural (qui se réfère à la structure du langage comme paradigme du structuralisme) du structurel (le complexe de castration serait structurel au sens où il structure le sujet, c'est-à-dire son accès au symbolique). Mais, en espagnol on n'a qu'un seul mot pour dire structural et structurel.

Le phallus serait-il nécessaire à la constitution de la vie psychique ? Serait-il inévitable ?

L'inconscient est-il anhistorique ?

On peut dire que l'inconscient, en tant qu'il est structuré comme un langage (métonymie, métaphore) est anhistorique. De même il peut être dit anhistorique au sens où il est fondé sur le refoulement originaire. Mais la structure n'exclut pas l'histoire. Saussure parle de l'apport de mots nouveaux dans une langue et ne nie pas que les langues aient une histoire.

On ne peut nier que la culture et les discours qui la traversent (par exemple selon que le discours du maître ou que le discours du capitaliste dominant) aient un effet sur la question du refoulement. Alors ne pourrait-on pas dire que dans le cas d'une société où la jouissance prévaut, le social joue sur la structure au sens où celle-ci peine à se mettre en place (au sens où le refoulement, indissociable de l'avènement du sujet serait mis en échec) ?

L'histoire peut donc jouer contre la structure (sa mise en place) et pas seulement déterminer la mise en place de telle ou telle structure. En quel sens l'inconscient est-il donc tributaire de l'histoire ? Nous pensons à la remarque de Lacan sur l'identité sexuelle. Cette dernière est entièrement tributaire de l'Autre et de la façon donc de « faire l'homme » ou « faire la femme » selon la façon dont telle ou telle société (la culture) les définit.

Androcentrisme et phallogcentrisme

La théorie psychanalytique est-elle androcentrée ? Si c'est le cas, ce n'est pas pour rien que le repère central soit le phallus. Jusqu'à quel point le phallogcentrisme psychanalytique ne serait pas influencé par l'androcentrisme dans le social ? L'androcentrisme s'exprime par le fait d'identifier tout ce qui est masculin à ce qui est génériquement humain.

Débaptiser le phallus ?

Trouver un autre terme pour nommer, par exemple, le signifiant du manque ne paraît pas possible ni souhaitable, pour le moins cela s'avère compliqué. Mais si on ne renomme pas le phallus, et afin d'assumer le fait qu'il y a toujours une sorte de confusion - peut-être nécessaire- entre pénis et

phallus, alors il faudrait ajouter, chaque fois que l'on en parle, le commentaire suivant que nous a suggéré un collègue : « pour autant qu'on ne continue pas à croire la théorie freudienne d'origine qui dit que la petite fille ne se constitue que par rapport à l'idée qu'il lui manque quelque chose par rapport au garçon ».

Annie Ernaux: *Le souvenir le plus lointain, quatre ans, un petit voisin de mon âge arrose le mur à côté de moi. Révélation d'une différence tourmentante, qui me ravit ensuite vers huit ans quand on peut l'apercevoir de loin [...] sur le satyre renommé du quartier. [...] Curiosité, chose de jeu, presque ridicule. [...] Longtemps pour moi, chose sans utilité, différence pure.*¹¹

Lacan avec le « Pas tout » a essayé de penser une jouissance autre que phallique. Mais il y a aussi une autre façon d'aborder cette jouissance autre que phallique comme l'a fait Michèle Montrelay en mettant l'accent sur deux féminins. L'un confronté au phallique c'est à dire soumis à l'ordre du signifiant et l'autre, un féminin intriqué à l'originnaire, ancré dans le maternel que l'on pourrait appeler matriciel et qui concerne les deux sexes. Il constitue dit-elle une mémoire réelle qui s'inscrit à même le corps, elle est impensable, elle ne peut que s'éprouver.

C'est à partir de la prise en compte de ce savoir qui vient du réel et non plus du refoulement que l'on peut reposer d'une part la question de la pulsion et, d'autre part, d'un autre nouage du masculin et du féminin et d'un autre masculin et d'un autre féminin aussi.

Pourrait-on pour autant parler du manque sans référence au sexuel ?

Traditionnellement, le manque est nommé à partir d'une place par rapport à l'un des deux sexes, à partir du pénis. Mais il n'y a pas de réciprocité. Pourquoi la différence serait-elle après tout pensée seulement *via* le phallus (il y a ou il n'y a pas) et pas en référence à une différence plus explicite : il a un pénis, et elle, un clitoris et un vagin ?

Pourquoi le sexuel ne serait-il référé qu'au seul phallus ? Le sexuel n'est pas que le génital. La pulsion, qui n'est que partielle, c'est du sexuel. Liée au signifiant, elle représente le sexuel dans l'inconscient. Et Lacan : « l'objet « a » supporte ce qui dans la pulsion, par l'entrée en jeu du signifiant, est du sexe¹² ». Par ailleurs, il parle aussi de l'objet « a » comme élément différenciateur dans le sexuel, la différence n'étant pas seulement d'ordre anatomique¹³.

¹¹ *Opus cité* page 44.

¹² Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, staferla p.416.

¹³ Jacques Lacan, *Le Séminaire* Livre XIV, Version staferla, p.141.: « c'est pourquoi je veux l'introduire par deux formules répondant à une sorte de problème que nous posons a priori : quelle valeur faudrait-il donner à cet objet petit(a)...s'il est bien là comme devant représenter dans la dyade sexuelle, la différence...pour qu'il produise deux résultats entre lesquels est suspendue aujourd'hui notre question ?